

MONICA McCARTY

La Flèche



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Monica McCarty

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, elle s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les MacLeods*, *Le clan Campbell* ou *Les chevaliers des Highlands*. Elle est aujourd'hui une autrice incontournable de la romance historique.

La Flèche

Aux Éditions J'ai lu

LES MACLEODS

- 1 – La loi du Highlander
N° 9332
- 2 – Le secret du Highlander
N° 9394
- 3 – La fierté du Highlander
N° 9535

LE CLAN CAMPBELL

- 1 – À la conquête de mon ennemie
N° 9896
- 2 – Le proscrit
N° 10032
- 3 – Trahi
N° 10084

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS

- 1 – Le Chef
N° 10247
- 2 – Le Faucon
N° 10413
- 3 – La Vigie
N° 10511
- 4 – La Vipère
N° 10609
- 5 – Le Saint
N° 10696
- 6 – La Recrue
N° 10785
- 7 – Le Chasseur
N° 10906
- 8 – Le Brigand
N° 10996
- 9 – La Flèche
N° 11146
- 10 – Le Frappeur
N° 11487
- 11 – Le Roc
N° 11564
- 12 – Le Spectre
N° 11588

MONICA
McCARTY

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS – 9

La Flèche

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE ARROW

Éditeur original
Ballantine Books, an imprint of Random House,
a division of Random House LLC,
a Penguin Random House Compagny, New York

© Monica McCarty, 2014

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2015

*À tous les lecteurs qui me réclament ce tome depuis
le premier jour et qui savent apprécier un beau gars.*

Ce livre est pour vous !

*Et à tous les « garçons manqués » qui ont découvert
qu'il n'y avait rien de mal à préférer
le sport aux Barbies,
tout en portant une jupe de temps en temps.*

La garde des Highlands

Tor MacLeod, le Chef : commandant du corps d'élite et maître d'armes.

Erik MacSorley, le Faucon : marin et nageur.

Lachlan MacRuairi, la Vipère : opérations furtives, infiltration et exfiltration.

Arthur Campbell, la Vigie : reconnaissance.

Gregor MacGregor, la Flèche : tireur d'élite et archer.

Magnus MacKay, le Saint : guide de montagne et inventeur d'armes.

Kenneth Sutherland, la Glace : explosifs et adaptation.

Eoin MacLean, le Frappeur : stratège expert en tactiques de pirates.

Ewen Lamont, le Chasseur : pisteur et traqueur d'hommes.

Robert Boyd, le Brigand : force physique et combat à mains nues.

et :

Helen MacKay (née Sutherland), l'Ange : guérisseuse.

Avant-propos

L'an 1312 de Notre-Seigneur

Depuis six ans, Robert de Bruce et son corps d'élite secret, la Garde des Highlands, mènent une guerre d'un genre nouveau contre les Anglais qui veulent détrôner le nouveau roi et faire de l'Écosse un fief dont le monarque anglais serait le suzerain.

Pour vaincre l'armée la plus puissante de la chrétienté, supérieure en nombre, en armes et en entraînement, Bruce a abandonné le code des chevaliers et adopté les techniques de « pirates » des féroces guerriers des Highlands et des Hébrides. Tels les Nordiques qui envahirent les côtes britanniques plusieurs siècles plus tôt, ils sèment la terreur dans les rangs ennemis en lançant des attaques-surprises, en dressant des embuscades et en pratiquant la tactique de la terre brûlée, libérant peu à peu les campagnes écossaises.

Toutefois, les garnisons anglaises occupent toujours les châteaux les plus importants d'Écosse. Bruce ne dispose pas d'importantes machines de siège et, pour les reprendre, il doit se montrer toujours plus inventif, recourant à la ruse et aux talents spéciaux des hommes de sa Garde des Highlands.

Prologue

Moss Wood, Lochmaben, Écosse, mars 1307

Cate avait toujours pensé qu'il n'existait rien de pire que les cris et les plaintes des agonisants. Elle se trompait. Le silence des morts était bien plus épouvantable.

Recroquevillée dans les ténèbres humides du vieux puits, elle se balançait d'avant en arrière, grelottant de froid et de terreur, s'efforçant de ne pas penser à toutes les bestioles qui rampaient autour d'elle.

Ses larmes avaient cessé de couler depuis des heures, mais ses yeux étaient toujours brûlants. Elle avait hurlé et appelé au secours jusqu'à se briser la voix. Bien que mourant de soif, elle n'osait pas prier pour un peu d'eau. Elle savait ce qui se passerait s'il se mettait à pleuvoir. En combien de temps le puits se remplirait-il, centimètre par centimètre ? Quelqu'un la découvrirait-il avant qu'elle se noie ?

Les Anglais n'avaient pas voulu qu'on la trouve. Après le massacre, ils l'avaient abandonnée au fond de ce trou pour qu'elle y meure, affamée ou noyée. C'était son châtimement pour avoir tenté de sauver...

Un sanglot lui noua la gorge. *Oh, mon Dieu, mère !*

Elle ferma les yeux et s'efforça de refouler les souvenirs. Toutefois, seule dans le noir, elle était à leur

merci. Ils se bousculaient dans sa tête en un déferlement d'images horribles.

Elle pêchait au bord de la rivière lorsqu'elle avait entendu des bruits de sabots. Tous les poils de sa nuque s'étaient hérissés. Dans leur petit village perdu au fond d'une vallée boisée, les visiteurs étaient rares. En ces temps périlleux, alors que le hors-la-loi Robert de Bruce, comte de Carrick (ou le roi Robert, puisqu'il s'était couronné lui-même), était rentré en Écosse après avoir été contraint de fuir un an plus tôt, un si grand nombre de cavaliers ne pouvait signifier qu'une chose : danger ! Il s'agissait soit de partisans de Bruce cherchant refuge sur les terres ancestrales de leur roi (mettant en péril le village composé principalement de femmes et d'enfants), soit, pire encore, des soldats anglais basés dans l'ancienne forteresse des Bruce à Lochmaben, ratisant la campagne à la recherche des « rebelles » et de tous leurs alliés.

Elle avait lâché son filet et sa canne, oubliant ses chaussures sur la berge, et avait couru, la peur au ventre. Son esprit était traversé par toutes les histoires qui circulaient sur la nouvelle vague d'atrocités commises par les Anglais : des hommes écartelés par des chevaux, des femmes violées, des enfants battus à mort, des maisons saccagées et incendiées. Ils cherchaient à monter les voisins les uns contre les autres, à encourager la délation et à assujettir la population par la terreur. Cate n'avait aucune sympathie particulière pour le « roi » Robert, mais il était encore préférable à leurs « suzerains » anglais.

Que Dieu leur vienne en aide si les Anglais découvraient que le village avait abrité une poignée de fidèles de Bruce quelques semaines plus tôt ! Ils étaient en fuite après avoir échappé à un massacre au bord du loch Ryan. Cate avait recommandé à sa mère, dont les autres villageoises suivaient toujours

l'exemple, de ne pas les héberger. Helen de Lochmaben n'avait rien voulu entendre. C'était leur devoir, affirmait-elle. Même dépossédé, le roi hors la loi restait leur seigneur.

Cate était à mi-chemin du village lorsqu'elle avait entendu le premier cri. Elle avait redoublé de vitesse, courant entre les buissons et les arbres, ne prêtant pas attention aux branches qui éraflaient ses joues ni aux cailloux qui écorchaient ses pieds nus. Pour pêcher, elle avait relevé ses jupes au-dessus de sa taille, révélant les culottes confortables qu'elle portait parfois afin de ne pas outrager sa mère.

Le premier cottage en lisière du village était celui de son amie Jean. Elle avait ouvert la bouche pour l'appeler et son cri s'était éteint dans sa gorge. Son estomac s'était retourné. La mère de Jean gisait sur le sol, le sang s'écoulant encore de la grande entaille rouge vif en travers de sa gorge. Jean était étendue à plat ventre, à moitié couchée sur elle, une pique plantée dans le dos.

Ce qu'elle avait tant redouté était arrivé. Une douzaine de soldats anglais avaient fondu sur la maisonnette tel un nuage de sauterelles en armure, ne laissant que la mort dans leur sillage.

Ils étaient encore là. Elle avait entendu l'un d'eux ordonner :

— S'il n'y a plus rien de bon à récupérer à l'intérieur, brûlez tout. Ça donnera à réfléchir à tous ceux qui envisageraient d'aider les rebelles.

Cate avait senti la panique s'emparer d'elle. Elle devait trouver sa mère avant les soldats. Les clameurs qui lui parvenaient indiquaient qu'il était peut-être déjà trop tard. Les Anglais étaient partout.

Elle s'était faufilée derrière les arbres en veillant à ne pas se faire voir. Chaque maison qu'elle passait avait confirmé ses pires craintes. C'était un massacre

monstrueux. Les soldats n'épargnaient personne. Vieillards, femmes et enfants étaient abattus sous ses yeux épouvantés. Vingt-sept. C'était le nombre d'habitants que comptait son village autrefois prospère. Vingt-sept personnes qu'elle avait connues et aimées toute sa vie.

Ce n'est pas le moment d'y penser. Même si tout son être se révoltait devant tant d'horreur, elle n'avait pas le temps. Elle devait rejoindre sa...

Ça y est ! Elle avait enfin aperçu le petit cottage qu'elle partageait avec sa mère, et où elles avaient vécu avec son (second) beau-père jusqu'à l'été précédent, quand ce dernier avait été tué. S'il lui était resté un peu d'air dans les poumons, elle aurait poussé un soupir de soulagement.

Contrairement aux autres bâtiments en clayonnage enduit de torchis, il n'y avait pas de soldats grouillant tout autour. Il régnait un profond silence. Dieu soit loué ! Elle avait rejoint sa mère à temps !

Un cri avait brisé cette illusion. Son sang s'était figé dans ses veines. Même si elle ne l'avait jamais entendue hurler de la sorte, elle savait que c'était sa mère.

Cate avait beau n'avoir que quinze ans, elle avait vu suffisamment d'horreurs pour imaginer les pires éventualités. Il fallait coûte que coûte qu'elle conserve son calme. *Si elle crie, c'est qu'elle est vivante. C'est tout ce qui compte.*

Elle s'était concentrée sur ce point tout en avançant furtivement vers le cottage, craignant à chaque instant que des hommes en surgissent et la capturent.

Elle s'était arrêtée brusquement en entendant la voix implorante de sa mère.

— Non ! Je vous en supplie ! Ne faites pas de mal à mon bébé !

Cate s'était mordu la lèvre pour étouffer un cri. Sa mère était enceinte de plus de huit mois. Elle avait attendu quinze ans pour concevoir ce second enfant. Il était difficile de dire qui, de Cate ou d'elle, était la plus excitée par cette future naissance. Frère ou sœur, peu importait à Cate, pourvu qu'elle ait un petit être sur lequel veiller.

Faites qu'il ne leur arrive rien !

Elle avait rampé sous la clôture qui gardait les quelques animaux qu'il leur restait : un cochon, une vieille chèvre, quelques poules et un coq déplumé. Elle avait cherché du regard une meilleure arme que le petit couteau glissé sous sa ceinture, qui lui servait d'ordinaire à évider les poissons. Un assortiment d'outils de ferme était aligné contre la cloison près de la porte arrière de la maison. Elle avait choisi celui qui lui paraissait le plus menaçant, une houe à long manche. Une faucille bien affûtée aurait été préférable. Malheureusement, sur leur petit lopin au milieu des bois, elles n'avaient rien d'autre à cultiver que quelques légumes résistants.

Elle avait alors entendu un grognement et compris ce qu'il signifiait. Cela ne l'avait pas pour autant préparée au spectacle qui s'était offert à elle lorsqu'elle était arrivée sur le seuil de la pièce principale.

Sa mère était étendue sur la table sur laquelle elles avaient pris leur petit déjeuner quelques heures plus tôt. Un soldat vêtu d'un haubert et d'un surcot bleu et blanc était vautré sur elle. Il tournait le dos à Cate mais, aux mouvements de ses hanches entre les jambes écartées de sa mère, ce qu'il faisait était évident. Il lui appuyait son avant-bras sur la gorge, l'empêchant de crier et de respirer.

Les yeux déjà exorbités d'Helen de Lochmaben avaient sailli encore un peu plus lorsqu'elle avait aperçu sa fille par-dessus l'épaule de son violeur. Elle

l'avait implorée du regard de partir sans se retourner, de courir à toutes jambes et de se mettre à l'abri. Cate en avait été incapable. Sa mère était tout ce qu'il lui restait au monde. Elle ne pouvait pas la laisser mourir.

Elle avait serré le manche en bois de sa houe, regrettant, une fois de plus, de ne pas être plus grande. Elle avait toujours été petite et frêle pour son âge. La famine et l'occupation anglaise l'avaient encore amaigrie. Toutefois, le dur labeur lui avait donné des muscles.

Elle avait rassemblé son courage, levé la houe et l'avait abattue de toutes ses forces en travers du crâne du soldat. Celui-ci avait dû sentir sa présence car il avait tourné la tête au même moment, évitant d'être frappé à la tempe comme elle en avait eu l'intention. L'outil avait percuté son casque avec suffisamment de force pour le faire chanceler, l'écartant de sa mère, mais pas assez pour le faire tomber.

Il avait juré et s'était tourné vers elle avec un rictus de fureur qu'elle n'oublierait jamais. Ses traits tordus de rage s'étaient imprimés dans sa mémoire. Des yeux noirs et ternes, un nez aquilin, une fine moustache et une barbe minutieusement taillée. Ce n'était pas le faciès lourdaud auquel elle s'était attendue, mais le visage fin d'un noble. Sans doute un Normand, sinon de naissance du moins d'ascendance. Néanmoins, son air raffiné ne pouvait cacher la malignité de sa nature.

— Non, Cate ! Non ! s'était écriée sa mère.

Sans hésiter, Cate avait à nouveau brandi sa houe et avait frappé le soldat à l'épaule. Concentrée sur sa cible, elle n'avait pas entendu les deux autres hommes qui se trouvaient dans la pièce et qu'elle n'avait pas remarqués.

— Débarrassez-moi de cette petite garce ! hurla le violeur.

L'un des soldats lui avait agrippé le bras, l'autre lui avait arraché la houe des mains. La brute qui avait violé sa mère s'était approchée et l'avait giflée à toute volée d'une main recouverte d'un gantelet. Avant d'être projetée en arrière, aveuglée par la douleur, elle avait eu la satisfaction d'apercevoir du sang couler le long de son bras. Au moins, elle était parvenue à le blesser.

Sa mère s'était précipitée vers elle en hurlant, voulant la protéger de son corps.

C'était à cet instant que le véritable cauchemar avait commencé. Les secondes suivantes hanteraient Cate jusqu'à son dernier souffle. Chacune d'entre elles s'était gravée dans sa mémoire avec une précision terrifiante.

Du coin de l'œil, elle avait aperçu un éclat métallique tandis que la brute dégainait son épée. Elle avait ouvert la bouche pour crier, mais il était déjà trop tard : la lame transperçait le flanc de sa mère. L'expression d'Helen de Lochmaben était passée de la stupeur à l'horreur, puis à la douleur, figeant ses traits en un masque effroyable durant ce qui avait paru durer une éternité.

— Je t'aime... Ton père... Pardon...

Sa voix s'était brisée. Elle avait titubé en avant puis s'était effondrée.

Avec un cri d'horreur, Cate avait libéré son bras, que tenait toujours l'un des soldats, et s'était élancée pour la rattraper. Le second homme l'avait arrêtée avant qu'elle ait pu l'atteindre. Elle s'était débattue comme une diablesse, mais elle ne faisait pas le poids face au grand gaillard.

— Qu'est-ce que j'en fais, capitaine ? avait-il demandé au monstre qui venait de tuer la seule personne au monde qu'il lui restait.

La brute s'était penchée et avait essuyé sa lame sur le tablier de sa mère, laissant une traînée rouge sombre sur le lin grège.

— Tue-moi cette fille de chienne. À cause d'elle, je n'ai même pas pu me vider les bourses. Il me faut une vraie femme, pas une gamine rachitique en culotte. Va m'en chercher une.

L'homme qui tenait Cate avait dégainé sa dague. Il lui enserrait la taille avec son bras, la pressant comme un étau. Tout en sachant que c'était sans espoir, elle avait tenté de se libérer en lui donnant des coups de pied.

Le capitaine l'observait avec un sourire sadique. Il prenait un plaisir évident à la voir se débattre.

— Attends ! avait-il soudain dit. Cette petite peste va payer pour ce qu'elle m'a fait. Balance-la dans le vieux puits dans la cour. Qu'elle crève d'une mort lente.

La ligne blanche de ses dents ajoutait encore à son allure carnassière.

Tout cela s'était déroulé des heures plus tôt, elle n'aurait su dire combien. Lorsqu'elle était partie pêcher, c'était le matin ; à présent, le ciel était noir. Les dernières lueurs des incendies allumés par les soldats s'étaient éteintes.

Tout avait disparu. Sa mère, le bébé, ses amis, sa maison. Il ne restait plus que des cendres et ce hideux puits de la mort.

Elle avait abandonné ses efforts pour grimper jusqu'à la margelle. Même si la liberté n'était qu'à trois mètres au-dessus d'elle, les pierres de la paroi s'effritaient sous ses doigts et sous ses orteils. Elle avait tenté de monter en plaquant le dos contre le mur mais ses jambes n'étaient pas assez longues pour exercer la pression nécessaire sur le mur d'en face.

Épuisée, transie de froid et trempée, elle s'efforçait de conserver ses forces. Quelqu'un viendrait la chercher. Quelqu'un la sauverait.

Dans combien de temps ?

Chaque minute au fond des ténèbres glacées était un supplice.

Il n'y a pas de quoi avoir peur, Cate. L'obscurité ne te fera rien.

La voix amusée, encore familière malgré le passage des années, s'éleva dans le noir tel un spectre, la torturant avec des souvenirs cruels.

Pourquoi pensait-elle à lui maintenant ? Son père... son père naturel... qui avait apaisé ses cauchemars quand elle était petite, mais l'avait quittée sans un regard en arrière alors qu'elle n'avait que cinq ans ? Ce n'était certainement pas sur lui qu'il fallait compter à présent.

Une larme perla à l'angle de son œil et elle l'essuya rageusement. Il ne méritait pas ses pleurs.

Ses yeux brûlaient. Pendant un temps, sa colère parvint à tenir la peur à distance. Celle-ci revint néanmoins la seconde nuit. La troisième, elle s'était muée en panique. La quatrième, en désespoir. Quand vint la cinquième nuit, Cate était en proie au pire des sentiments : elle s'était résignée à mourir.

Effaré, Gregor MacGregor contempla les vestiges calcinés du village. Au cours de l'année qui venait de s'écouler, il croyait avoir vu tout ce que l'humanité pouvait faire de pire, mais là...

La bile lui monta à la gorge et il lutta pour ne pas rendre ses tripes. Ses compagnons, surtout Eoin MacLean et Ewen Lamont, qui avaient séjourné dans ce village un mois plus tôt, semblaient livrer le même combat. Lorsque MacLean disparut derrière une des maisons brûlées, Gregor devina qu'il l'avait perdu.

— C'est donc vrai, murmura Lamont. Je n'arrive pas à le croire. Comment ont-ils pu ? Tous ces enfants et ces femmes... massacrés jusqu'au dernier.

Il détourna les yeux. Il n'attendait pas de réponse et Gregor aurait été bien en peine de lui en fournir une. Que pouvait-on dire ? Les corps calcinés qu'ils avaient trouvés dans chaque bâtisse parlaient d'eux-mêmes.

Son horreur céda le pas à la fureur. *Assez !* se jura-t-il. Une fois Bruce sur le trône, ces atrocités ne se reproduiraient plus jamais.

La présence de Tor MacLeod à leurs côtés témoignait de l'importance de leur mission. Le « Chef » du corps de guerriers d'élite baptisé la Garde des Highlands n'avait pas quitté le roi plus de quelques heures au cours des dernières semaines, lui servant de garde du corps, d'exécuteur, de protecteur et de conseiller. MacLeod était tout pour Bruce. Pourtant, le roi avait accepté de se séparer de lui provisoirement, l'envoyant prendre des nouvelles des braves villageois qui avaient abrité une poignée de ses hommes après le pire désastre de son bref règne, qui en avait compté beaucoup.

Le masque habituellement impavide du redoutable chef de clan se fissura un instant, trahissant son émotion. Il jura dans sa barbe.

— Pour une fois, j'aurais préféré que nos informateurs se soient trompés.

— Moi aussi, convint Gregor.

Ils avaient accouru dès que les premières rumeurs leur étaient parvenues : les Anglais se vengeaient sur les villageois qui avaient secouru des « rebelles ». Quittant leur quartier général provisoire dans les forêts de Galloway, ils avaient galopé ventre à terre, parcourant la soixantaine de kilomètres qui les séparaient de Lochmaben. Hélas, il était déjà trop tard.

Lorsque MacLean les eut rejoints, MacLeod se tourna vers lui et son équipier, Lamont. Tous deux faisaient partie du groupe qui avait pu fuir après la

défaite à loch Ryan et qui s'était réfugié dans ce village.

— Personne ne pouvait prévoir ce massacre. Vous n'êtes responsables ni l'un ni l'autre. Vous m'avez compris ?

Son ton était sec et autoritaire, sans la moindre trace de compassion. Lamont et MacLean étaient des guerriers. Ils n'avaient pas besoin qu'on les reconforte ; ils comprenaient les ordres.

Les deux hommes ne répondirent pas. Ils échangèrent un regard puis Lamont acquiesça brièvement, bientôt imité par son équipier.

— Parfait, conclut MacLeod. Donnons une sépulture digne à ces malheureux, puis nous rentrerons raconter au roi ce que nous avons trouvé. MacGregor, rassemble les cadavres et apporte-les ici. Nous trois, nous creuserons les tombes.

Ils se tenaient devant ce qui avait dû être l'église du village, identifiable aux fragments de robe qui adhéraient au corps calciné du prêtre.

Gregor hocha la tête et s'attela à la tâche macabre de transporter les dépouilles brûlées.

Quelqu'un viendra pour moi...

Cate rêvait de chevaliers sortis de contes de troubadours. De grands et beaux guerriers sur des destriers blancs, parés de cottes de mailles étincelantes et de tabards aux couleurs vives, brandissant des bannières qui claquaient au vent tandis qu'ils volaient à son secours. De nobles et vaillants défenseurs des opprimés. Les héros de son enfance. Ceux auxquels elle avait cru autrefois. Des chevaliers comme son père.

Petite, elle clamait « *Mon père est le plus grand chevalier du monde !* » lorsque les autres enfants raillaient sa

condition de bâtarde. Puis il était parti et sa fanfaronnade s'était retournée contre elle.

Il est où ton grand chevalier, maintenant ?
avaient-ils ri.

Pas ici.

Elle se réveilla en sursaut. La faim et la soif la faisaient délirer. Elle eut à peine la force de se redresser après être restée couchée en chien de fusil pendant des jours. Elle fut d'abord désorientée par les voix. Elle avait tant prié sans obtenir de réponse qu'elle crut que son imagination lui jouait un mauvais tour.

Puis les voix se firent plus nettes. Des hommes. Était-ce les soldats anglais ? Revenaient-ils pour achever ce qu'ils avaient commencé ?

Prise d'une peur irrationnelle, elle ravala son cri et serra ses lèvres crevassées. Puis elle se rendit compte qu'il s'agissait là de sa dernière chance. Si les hommes étaient des amis, ils la sauveraient. S'ils étaient anglais...

Peut-être abrégeraient-ils ses souffrances.

Elle ouvrit la bouche et, par une cruelle ironie du sort, sa voix s'étrangla dans sa gorge. Des larmes de frustration et de rage lui piquèrent les yeux. Elle s'efforçait de crier de toutes ses forces et ne parvenait qu'à émettre un faible gémissement.

— À l'aide ! Je vous en prie, aidez-moi !

L'absurdité de sa situation était insoutenable.

— Aidez-moi !

Cela ne pouvait lui arriver. Elle était forte. Elle n'abandonnerait pas. Elle ne voulait pas mourir.

Elle pensa à sa mère, au petit frère ou à la petite sœur qu'elle ne connaîtrait jamais, à ses amis et à ses voisins. Quelqu'un devait porter leur souvenir. Quelqu'un devait faire payer ceux qui les avaient tués.

— À l'aide !

Cette fois, le son sortit un peu plus fort. Ce n'était encore qu'un filet de voix, mais c'était assez pour lui redonner du courage. Elle se redressa légèrement, le visage tourné vers la lumière, et essaya encore. Et encore.

Ses efforts furent récompensés par un appel, puis par une voix qui semblait approcher.

— On dirait qu'il y a quelqu'un là-dedans.

Ce n'était pas son imagination. Elle cria encore, sanglotant à la fois d'espoir et de peur. *Ne partez pas... Je vous en prie, ne partez pas ! Je suis ici.*

Avec un regain d'énergie, elle parvint à se lever en se tenant aux pierres moussues de la paroi. Une ombre avançait au-dessus du puits. Elle cligna les yeux et aperçut une tête d'homme qui se penchait vers elle.

Elle sentit ses genoux mollir. Ce n'était pas à cause de l'épuisement ni de la faim.

C'était son visage. Elle n'en avait jamais vu de plus parfait.

La lumière du soleil l'auréolait, baignant ses cheveux mordorés dans un halo doré. Son nez était droit, sa mâchoire ferme sans être trop carrée, avec une légère fossette au menton, ses pommettes étaient hautes et saillantes ; quant à sa bouche... elle était pleine et appelait au péché. Ses yeux étaient clairs, bleus ou verts, sous des sourcils arqués telles des ailes de corbeau. La nature s'était surpassée en créant des traits d'une symétrie parfaite.

Seigneur, ce n'était pas un homme, c'était un ange !

Ce qui signifiait...

Je suis au paradis.

Ce fut sa dernière pensée avant que le sol se soulève sous ses pieds.

— Elle vit encore ?

Une voix grave l'extirpa de sa torpeur. Elle flottait. Non, on la portait. Des bras masculins la soutenaient. Des bras forts et sûrs.

L'homme l'étendit sur le sol. Son souffle chaud lorsqu'il se pencha sur elle lui fit ouvrir les yeux.

C'était son ange.

— Oui, dit-il doucement en écartant une mèche de son visage. Elle est vivante.

La douceur de sa voix emplit sa poitrine d'émotion. Elle ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à parler. Elle passa sa langue râpeuse sur ses lèvres gercées. L'instant suivant, le goulot d'une gourde fut approché de sa bouche et les premières gouttes d'eau coulèrent dans sa gorge desséchée. Elle but goulûment, jusqu'à ce qu'il lui conseille de ralentir pour ne pas se rendre malade.

Quand il l'écarta quelques instants plus tard, elle était prête à la lui arracher des mains. Il la serrait contre son torse et son visage divin était si proche qu'elle n'avait qu'à lever la main pour le toucher. *Verts*. Ses yeux étaient verts et bordés de longs cils épais.

Vivante ?

Elle plissa le front.

— Mais... vous êtes un ange !

Elle entendit un rire derrière elle.

— Le Faucon va adorer ! Il va s'en donner à cœur joie.

L'ange lança un regard noir à celui qui venait de parler, puis se pencha à nouveau vers elle.

— Tout va bien, ma petite, dit-il d'une voix douce. Tu es en vie et en sécurité.

Se souvenant soudain de ce qui était arrivé, elle s'accrocha à lui, prise de terreur. Elle pressa sa joue contre son épaule, lança un regard derrière elle et vit trois hommes qui l'observaient.

Elle tressaillit. Ils étaient immenses, vêtus de *cotuns* en cuir noir parsemés de clous d'acier. Ils portaient des casques à nasal noircis (son sauveur avait posé le sien dans l'herbe). Heureusement qu'elle n'avait pas vu ces trois guerriers en premier ; elle les aurait pris pour des anges de la mort venus la conduire en enfer.

Qui étaient-ils ? D'après le léger grasseyement dans la voix de son sauveur, ce n'étaient pas des Anglais. Elle les examina à nouveau et remarqua les tartans sombres drapés autour de leurs épaules. Des Highlanders. Amis ou ennemis ? Il y avait des clans des Highlands dans les deux camps : certains se battaient pour Bruce ; d'autres contre lui, à l'instar des MacDougall, ce qui faisait d'eux des alliés malgré eux d'Édouard, le roi d'Angleterre qui s'était autoproclamé « le marteau des Écossais ».

Ces hommes étaient-ils du côté des Anglais ?

Son sauveur devina son dilemme.

— Ne crains rien, petite. Nous ne sommes pas tes ennemis. Quand il a appris que les Anglais attaquaient ton village, le roi Robert nous a envoyés vous aider.

Tu parles d'une aide ! Elle pinça légèrement les lèvres. Bruce était responsable de ce carnage. Les villageois avaient été massacrés pour avoir aidé ses hommes.

D'un autre côté, la présence des guerriers prouvait que le prétendu roi ne les avait pas totalement oubliés. C'était une maigre consolation. Ils étaient arrivés trop tard.

Sans compter qu'ils n'étaient que quatre !

— Et s'ils reviennent ? demanda-t-elle.

— Qui ? Qui a fait cela, petite ?

De grosses larmes se mirent à couler sur ses joues crasseuses.

— Les soldats du château. Les hommes du comte d'Hereford. Ils...

Ses sanglots redoublèrent quand elle revit des images de la tuerie. Il la serra plus fort contre lui en lui murmurant des paroles de réconfort. Il lui répétait que son calvaire était terminé et que tout irait bien à présent.

Elle n'était pas dupe. Plus rien ne serait jamais pareil. Sa mère était morte et elle n'avait plus personne. Elle resserra inconsciemment ses doigts autour du bras d'acier. Il n'y avait plus que lui, l'ange que le ciel lui avait envoyé pour la sauver d'une mort certaine. Tant qu'elle s'accrochait à lui, elle n'était pas toute seule. Elle ne voulait plus jamais le lâcher.

Gregor se demanda s'il devrait faire appel à Robbie Boyd (ou à un autre de ses frères d'armes à la force surhumaine) pour détacher les doigts sanglants de l'enfant de son bras. Épuisée par ses pleurs, elle finit par s'endormir et il put enfin aller aider ses compagnons.

Tout en travaillant, il lançait des regards vers l'endroit où il l'avait déposée dans l'herbe, enveloppée dans son plaid, non loin des chevaux. La petite était très choquée. Comme il l'avait trouvée, il se sentait responsable d'elle. C'était une expérience nouvelle pour lui, plutôt étrange pour un homme qui ne s'était jamais senti la moindre obligation vis-à-vis d'une femme, même si celle-ci n'était encore qu'une enfant.

Néanmoins, chaque fois qu'il songeait à ce qu'elle avait vécu, il sentait monter en lui un puissant réflexe protecteur.

Combien de temps avait-elle croupi au fond de ce puits infernal ? Quatre jours ? Cinq ? Elle avait frôlé la mort et n'était pas encore complètement tirée

d'affaire. Après être restée sans manger ni boire aussi longtemps...

Il grimaça. Un homme adulte aurait pu y rester, alors une gamine maigrichonne... Ses tentatives pour grimper hors du puits lui avaient laissé les doigts en sang, preuve de son supplice et de ses efforts désespérés pour survivre.

Il croyait avoir vu toutes les injustices et tous les actes de cruauté dont les Anglais étaient capables. Qui pouvait condamner une enfant à un tel sort ? Cela ressemblait à un geste calculé, comme une vengeance personnelle.

Gregor avait peu d'expérience avec les jeunes filles, mais il avait deux frères plus jeunes et la petite villageoise ne devait guère avoir plus de onze ou douze ans. Il esquissa un sourire en se souvenant des culottes de garçon qu'il avait aperçues sous sa jupe lorsqu'il l'avait balancée sur son épaule pour la sortir du puits.

Elle était légère comme une plume et n'avait que la peau sur les os. Fragile, mais avec une force surprenante dans ses membres maigres. Oui, c'était une vraie battante. Il le fallait pour avoir survécu à cette épreuve.

Ce fut MacLean qui posa enfin la question qui brûlait toutes les lèvres.

— Que faisons-nous d'elle ? On ne peut pas l'emmener au camp, c'est trop dangereux.

Effectivement. Ils n'étaient de retour en Écosse que depuis quelques semaines, après s'être cachés dans les Hébrides pendant six mois. Ils avaient remporté une petite victoire contre les Anglais à Turnberry, mais il suffisait d'une autre défaite pour qu'ils soient contraints de fuir à nouveau. Après le désastre de loch Ryan, où plus des deux tiers de l'armée de Bruce

avaient été décimés, il leur restait moins de quatre cents hommes pour défendre leur cause.

Ceux qui croyaient celle-ci perdue d'avance ne connaissaient pas Robert de Bruce. Gregor se battrait à ses côtés aussi longtemps qu'il le faudrait, même s'il ne restait plus qu'eux deux contre toutes les forces anglaises.

— T'a-t-elle révélé des informations qui pourraient nous aider ? demanda MacLeod.

— Rien de plus que ce que nous avons déjà deviné. C'étaient les hommes d'Hereford.

Bien que Lochmaben appartienne à la seigneurie d'Annandale, terre ancestrale de la famille de Bruce, son château se trouvait de nouveau aux mains des Anglais, qui l'avaient repris au roi rebelle l'année précédente. Le roi Édouard l'avait donné à sir Humphrey de Bohun, comte d'Hereford. Lui et son épouse (l'une des filles d'Édouard) étaient arrivés depuis peu pour l'occuper.

— Elle est en état de choc, poursuivit Gregor. Elle n'a même pas pu me donner son nom. Elle ne cessait de sangloter en répétant qu'on avait tué sa mère et qu'elle était désormais seule au monde.

— Elle a assisté au meurtre de sa mère ? demanda Lamont avec une grimace.

— C'est ce qu'il semble.

— Pauvre grosse, elle est trop jeune pour avoir vécu un tel drame, soupira MacLean.

Une ombre étrange traversa le regard de MacLeod. En dépit des apparences, le Chef n'était pas dénué de compassion.

— J'avais dix ans, à peine un ou deux ans de moins qu'elle, quand j'ai vu ma mère être violée et tuée, déclara-t-il. Je me souviens encore de chaque instant.

Les hommes restèrent silencieux un long moment. Apparemment, Gregor n'était pas le seul à être ému

par le sort de la jeune fille. Ses souffrances avaient percé la carapace de l'un des guerriers les plus endurcis d'Écosse. Jusqu'au mariage de MacLeod avec Christina Fraser l'année précédente, Gregor avait cru le chef de la Garde des Highlands incapable de sourire.

— Elle a peut-être des parents dans la région ? demanda Lamont.

— Non !

La voix de l'enfant les fit tous sursauter. L'instant suivant, elle se jetait dans les bras de Gregor, s'accrochant à lui de toutes ses forces et enfonçant à nouveau dans ses bras ses doigts maigres et tachés de sang.

— Je vous en prie. Ne me laissez pas ici. Ils vont revenir me tuer.

— Chut, fit-il en lui caressant la tête. Personne ne songe à te laisser ici. Y a-t-il quelqu'un chez qui nous pourrions te conduire ? Une tante ? Un oncle ?

Elle secoua vigoureusement la tête.

— Il n'y a plus personne. Ma mère est ma seule famille.

Il ne corrigea pas son emploi du temps présent.

— Et ton père ?

— Mort.

Ses traits s'étaient durcis et, à son ton, il devina que ce souvenir était toujours douloureux.

— À Methven, ajouta-t-elle.

Une autre désastreuse défaite subie par Bruce l'année précédente.

— Comment t'appelles-tu ?

Elle hésita un instant.

— Cairina.

— Et le nom de ton père ?

Il y eut une autre pause, puis elle répondit :

— Kirkpatrick.

C'était un nom répandu dans la région.

— Tu n'as ni frère ni sœur, Caitrina ?

En voyant ses traits s'affaïsser, Gregor comprit que ce n'était pas la question à poser.

— Ma mère était enceinte de huit mois. Il lui faisait du mal. Il fallait que je l'arrête.

Devinant le genre de « mal » que le soldat avait fait à sa mère, Gregor frémit d'une fureur noire. Le pervers ! Il la serra plus fort contre lui, tout en sachant qu'il ne pouvait rien faire pour soulager sa peine.

— Je l'ai frappé avec une houe, mais je l'ai raté et il...

Les larmes qui coulaient de ses grands yeux marron traçaient des rigoles sur ses joues crasseuses. C'était une créature charmante, avec une grande bouche, un petit nez retroussé, un menton légèrement pointu et des cheveux de la même couleur que ses yeux.

— Il l'a tuée, poursuivit-elle entre deux sanglots. C'est ma faute. Il l'a tuée à cause de moi.

Gregor lui prit les épaules et la força à le regarder.

— Ce n'est pas ta faute, dit-il fermement. Tu t'es battue et tu as donné à ta mère une chance que les autres n'ont pas eue.

— Mais je n'étais pas assez forte.

— Tu as eu la force d'essayer, c'est tout ce qui compte. Quand on sait se battre, la force physique n'est pas le plus important. Être rapide et savoir où frapper peut souvent compenser la différence de taille.

Elle le dévisagea d'un air sceptique.

— Mais je suis une fille, lui rappela-t-elle.

Il feignit la surprise.

— Ce sont sans doute tes culottes qui m'ont induit en erreur.

Elle rougit.

— Je les porte parfois parce que c'est plus pratique pour se déplacer, se justifia-t-elle. Vous croyez vraiment que je pourrais apprendre à me défendre ?

Il acquiesça en devinant la direction de ses pensées. Elle voulait éviter qu'un autre homme ne lui réserve le même sort qu'à sa mère.

— J'en suis certain.

Elle plissa le front et pinça les lèvres, affichant soudain une expression féroce.

— Vous m'apprendrez ?

Bigre ! Il lança un regard vers ses compagnons. À leur mine, il était clair qu'ils considéraient qu'il s'était mis dans ce pétrin tout seul et qu'ils ne viendraient pas à son secours.

— S'il vous plaît, l'implora-t-elle. Emmenez-moi avec vous. Je n'ai nulle part où aller.

Elle le dévisageait avec tant d'espoir dans les yeux qu'il se retint de fuir son regard. Il n'aimait pas qu'on se repose sur lui.

Il devait y avoir un lieu où la conduire. Une église ? Un hospice à Dumfries qui accueillait les orphelins ?

Toutefois, quelque chose en lui se rebellait à cette idée. Que deviendrait-elle ? Qui veillerait sur elle ? Que lui arriverait-il lorsqu'elle ne serait plus aussi jeune ?

Ce n'est pas ton problème, ni ta responsabilité.

Il tiqua. Il ne pouvait l'abandonner à son sort. Quoi qu'en dise MacLeod, ils étaient tous responsables du massacre des villageois.

Il y avait peut-être un endroit pour elle. Un lieu où elle serait accueillie, et même aimée. Sa mère avait toujours voulu une fille. Depuis la mort de son père et de ses deux frères aînés, elle était si triste. Il savait qu'il suffirait qu'elle voie cette enfant et entende son histoire pour que son cœur fonde.

— S'il vous plaît, insista Caitrina.

Son ton désespéré lui pinça le cœur.

Gregor étouffa son instinct qui lui criait qu'il commettait une erreur.

— J'ai une demeure à Roro, près du loch Tay, dans les Highlands. Si tu le souhaites, tu peux aller y vivre avec ma mère. Tu y seras en sécurité.

Il avait souvent vu cette expression qui illumina le visage de la jeune fille, à mi-chemin entre l'amour et l'adulation. Il regretta aussitôt son impulsion.

Il était trop tard.

— Vous êtes sérieux ? Vous m'emmenez vraiment avec vous ?

Elle se jeta à son cou et le serra contre elle de toutes ses forces.

— Oh merci, merci, merci, merci !

Misère, qu'avait-il fait ?

Il baissa les yeux vers la tête qui lui arrivait à peine au milieu du torse puis surprit les regards de ses amis qui s'efforçaient de ne pas rire. Même MacLeod !

MacLean donna un coup de coude à Lamont.

— Il faut qu'il brise des cœurs partout où il passe, s'esclaffa-t-il. On dirait que tu as fait une nouvelle conquête, MacGregor, même si celle-ci est un peu jeune pour toi. C'est le problème quand on a une trop belle gueule.

— Va te faire f...

Gregor s'interrompit de justesse en se souvenant de la fille.

Il se contenta donc d'un regard noir en direction de MacLean. Il n'était pas drôle. D'autant plus qu'il avait probablement raison.

Dans quel pétrin venait-il de se fourrer ?

1

*Château de Berwick, Marches anglaises,
6 décembre 1312*

Je suis parfaitement capable de le faire.

Gregor banda son arc et lâcha sa flèche. Un tir. Un mort. Il ne raterait pas son coup.

Il fit mouche. Le soldat se figea dans une pose de stupeur quand la flèche de Gregor se planta entre ses deux yeux, l'un des rares espaces non protégés par sa cotte de mailles et son heaume. Même si Gregor ne se trouvait qu'à une trentaine de mètres, il fallait une adresse exceptionnelle pour atteindre une cible aussi petite. Ce n'était pas pour rien qu'on le considérait comme le meilleur archer d'Écosse.

Une seconde plus tard, le corps du soldat s'effondra en avant tel un arbre abattu. Avant même qu'il ait touché le sol, la seconde cible apparut sur le rempart. Gregor visa et tira. Il semblait agir sans réfléchir. Ses mouvements étaient aussi fluides et précis qu'une machine de guerre parfaitement réglée. Néanmoins, ses gestes en apparence simples et sans effort étaient le fruit d'une concentration intense. Tout le monde comptait sur lui. Ce qui était aussi bien car c'était sous la pression que Gregor MacGregor était au meilleur de sa forme.

D'ordinaire.

Le second soldat tomba à son tour.

Après sept ans dans la Garde des Highlands, personne n'était mieux préparé que lui pour éliminer des cibles clés avant une attaque. Des cibles, c'était ainsi qu'il les voyait. Un obstacle entre lui et son objectif, qu'il fallait éliminer afin d'obtenir la victoire. Il avait rencontré beaucoup d'obstacles au fil des ans.

Ils approchaient du but, réalisant enfin de « vrais » progrès. La victoire sur les Anglais, que la plupart pensaient impossible, commençait à ressembler à une réalité. Depuis leur retour des Hébrides, où Bruce et ses partisans les plus loyaux avaient été contraints de s'exiler six ans plus tôt, le roi n'avait cessé de regagner du terrain, libérant peu à peu son pays des occupants. Il avait d'abord vaincu ses propres compatriotes afin de prendre possession du Nord. Robbie Boyd, James Douglas et Thomas Randolph contrôlaient désormais les Marches. Édouard de Bruce, le dernier frère du roi encore en vie, était sur le point de récupérer l'ancien royaume celte de Galloway.

Il ne restait plus que les garnisons anglaises retranchées dans les châteaux d'Écosse, mais Bruce les soumettait les unes après les autres. Le château de Berwick était le plus important de tous. La forteresse impénétrable se trouvait dans les Marches écossaises, ou anglaises, selon celui qui les contrôlait. Elle avait servi de quartier général au roi anglais au cours de ses campagnes. La prendre serait un grand bond en avant vers la victoire. Toutefois, ne possédant pas d'engins de siège, Bruce et ses hommes devaient se rabattre sur des méthodes plus inventives, telles que les grappins et les échelles de corde que deux des frères d'armes de Gregor lanceraient dès qu'il aurait éliminé les gardes sur les remparts.

Gregor scruta la muraille plongée dans l'obscurité, le pouls lent et régulier. Ils avaient repéré trois sentinelles patrouillant le long de cette section du rempart. Où était la troisième ?

Là ! Sa réaction fut instantanée. Gregor tira sa flèche au premier éclat métallique. Le soldat qui émergeait du corps de garde tomba à terre avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

Un, deux, trois. Mission accomplie. Les cibles avaient été éliminées.

Gregor ne ratait jamais son coup, c'était ce qui le rendait si précieux. Lors de ses opérations furtives, la Garde des Highlands ne pouvait se permettre de perdre une flèche ou de laisser une des cibles en vie, de crainte qu'elle ne donne l'alerte. La réussite de Bruce reposait sur l'effet de surprise. Or, Gregor était prêt à tout pour voir son roi définitivement installé sur le trône d'Écosse.

Sauf que, cette fois, il n'avait pas fait mouche. La troisième flèche ne s'était pas plantée entre les deux sourcils de la cible, mais dans un œil. Pour les autres, cela n'avait guère d'importance. Le principal était que le soldat soit mort sans faire de bruit. Mais pas pour Gregor.

Ce n'était pas la première fois. Au cours des dernières semaines, il avait à plusieurs reprises dévié de quelques centimètres.

Ce n'est rien, se répéta-t-il. Juste une mauvaise passe. Cela arrive à tout le monde.

À tout le monde, sauf à lui. Il ne pouvait se permettre d'être moins que parfait. Les enjeux étaient trop grands. Le roi comptait sur lui. Ces petits écarts l'inquiétaient plus qu'il ne voulait l'admettre.

Gregor examina le rempart une dernière fois, puis fit signe aux autres que la voie était libre. Abandonnant leurs positions sur la berge, les cinq hommes

avancèrent dans l'obscurité vers la muraille baptisée le White Wall. Ils constituaient l'avant-garde. Leur mission consistait à escalader le rempart puis à ouvrir les portes de l'intérieur afin de laisser entrer les autres. Outre Gregor, il y avait là Arthur Campbell, dit la Vigie ; Lachlan MacRuairi, la Vipère ; et Erik MacSorley, le Faucon. À cette équipe de la Garde, Bruce avait ajouté James Douglas le Noir afin de lui laisser l'honneur de prendre Berwick.

Conquérir le château par la ruse était leur tentative la plus ambitieuse et la plus dangereuse à ce jour. Deux tours de garde étaient reliées par une longue muraille à la fortification principale, perchée sur une motte au bord de la Tweed. Escalader la muraille et prendre les deux tours sans que les Anglais se rendent compte de rien n'était donc que la première étape.

Leur mission serait considérablement facilitée par leur ingénieuse échelle. Sir James Douglas avait eu l'idée d'accrocher un grappin à une échelle en corde équipée d'échelons en bois ; ou peut-être était-ce sir Thomas Randolph (cela dépendait à qui vous parliez. La rivalité entre les deux amis chevaliers pour s'attirer les bonnes grâces du roi commençait à devenir légendaire et chacun s'attribuait tout le mérite de la dernière prouesse en date). L'échelle était suffisamment légère pour être portée par deux hommes et infiniment plus pratique que les échelles en bois généralement utilisées pour grimper aux murs. Ils s'apprêtaient à la tester pour la première fois.

Gregor vérifia une dernière fois qu'il ne restait plus personne sur le rempart pendant que Campbell et MacSorley lançaient les grappins par-dessus le parapet. MacRuairi, qui avait une faculté hors du commun pour se fondre dans la nuit, passerait le premier, suivi de MacGregor qui se posterait le long du rempart pour guetter et, si nécessaire, éliminer

toute menace imprévue pendant que le reste du groupe grimperait à l'échelle.

L'observation était la seconde spécialité de Gregor. Il devait s'assurer qu'il n'y aurait pas de mauvaises surprises.

La première partie de l'opération se déroula sans heurt. Un peu trop facilement, même, ce qui mit Gregor mal à l'aise. Il avait effectué suffisamment de missions pour savoir qu'il survenait *toujours* un problème.

Les échelles fonctionnèrent à merveille. En cinq minutes, Gregor était à son poste près du parapet, là où il pouvait voir les deux tours de garde ; ses compagnons avaient grimpé à leur tour et se tenaient autour de lui.

Avec leur amure en cuir noir, leur casque à nasal noirci, leur peau couverte de cendre, ils étaient pratiquement invisibles. C'était une nuit sans lune. Gregor ne distinguait que le blanc de leurs yeux tournés vers lui, attendant son signal. Il inspecta les environs une dernière fois puis le leur donna.

Les hommes se déployèrent. MacRuairi et MacSorley se dirigèrent vers le corps de garde qui surplombait les marches creusées dans la roche, baptisée « les degrés des casse-cou », pendant que Douglas et Campbell descendaient l'escalier de la tour la plus basse afin d'ouvrir la poterne donnant sur le fleuve et la mer. Une force de cinquante hommes les y attendait.

Gregor gardait les yeux rivés sur le rempart, prêt à décocher sa flèche. Les minutes qui suivraient étaient les plus cruciales, les plus dangereuses. S'ils étaient découverts, les cinq guerriers seraient extrêmement vulnérables : à l'intérieur du château, sans possibilité de fuir, cernés par deux tours pleines de soldats. Le silence était impératif jusqu'à ce que les deux tours soient prises et la poterne ouverte.

Il perçut un léger bruit. Il se tourna aussitôt vers la seconde tour. MacRuairi et MacSorley n'étaient plus qu'à quelques mètres de la porte. Ils avaient eux aussi entendu le cliquetis et s'étaient figés.

Gregor banda son arc, prêt à tirer dès qu'il distinguerait le blanc des yeux du soldat qui sortirait de l'ombre.

Clic, clic, clic.

Fichtre, cela ne ressemblait pas à des bruits de pas humains. On aurait plutôt dit...

Un chien.

Un instant plus tard, un petit terrier famélique trotta hors de l'obscurité en direction des deux guerriers, ses griffes cliquetant sur la pierre. Il était sans doute en train de chasser des rats quand il avait senti une présence et était venu enquêter.

Gregor s'était préparé à viser un homme et il perdit quelques secondes pour ajuster son point de mire. Bigre, l'animal était tellement laid qu'il en était presque mignon.

Le chien s'arrêta soudain. Il n'était plus qu'à quelques mètres de MacSorley et de MacRuairi, offrant une cible si facile que Gregor aurait pu l'abattre les yeux fermés. Pourtant, il ne tira pas. Il regarda la misérable bête et hésita.

Le chien changea d'avis et jugea préférable de ne pas approcher des deux impressionnants guerriers, démontrant qu'il était plus malin qu'il n'en avait l'air. Décidant qu'ils n'étaient plus si intéressants, il faisait demi-tour quand un éclat d'argent brilla dans le noir.

La lame de la dague que MacRuairi venait de dégainer.

Effrayé, le chien détala vers l'ombre du corps de garde comme s'il venait d'apercevoir un fantôme, aboyant comme un possédé.

Il avait beau être petit, dans le silence de la nuit, ses cris suraigus résonnaient comme des coups de tonnerre. L'effet fut catastrophique.

Gregor tira sa flèche, mais il était trop tard. Le chien avait été englouti par les ténèbres et le mal était fait. Ils auraient aussi bien pu sonner les cloches à l'intérieur des tours, car tous les soldats jaillirent à l'extérieur pour voir ce qui se passait.

Le château endormi s'était transformé en une ruche infernale.

Et ils étaient piégés au milieu de l'essaim.

Il jura dans sa barbe. Non seulement le cabot leur avait ôté toute chance de prendre le château par surprise, mais ils allaient avoir un mal fou à se sortir de là sans se faire prendre.

Il ne laisserait pas ses amis mourir par sa faute. Il dégaina son épée, se prépara à affronter le flot de soldats qui se ruaient vers lui et lança le cri qui semait la terreur dans tout le pays : « *Airson an leimhann !* »

Pour le lion !

Assis derrière une grande table dans une petite pièce privée du château de Dunstaffnage, Robert de Bruce fixait les trois guerriers d'un air incrédule.

Gregor se dandinait sur place comme un gamin pris en faute. Pourtant, Bruce n'était pas son père ; il n'avait que sept ans de plus que lui. Toutefois, Gregor ne supportait pas l'échec, et devoir s'expliquer devant l'homme qu'il ne voulait surtout pas décevoir aggravait son malaise. Il croyait éperdument en la cause de Robert de Bruce et était prêt à se battre jusqu'à son dernier souffle pour le voir victorieux.

Une victoire qui aurait été à portée de main s'il n'avait pas tout fichu en l'air.

À cause d'un maudit cabot ! Ils avaient perdu l'occasion de prendre l'un des châteaux les plus

importants des Marches parce que le meilleur archer des Highlands avait hésité à abattre un ratier infesté de puces.

Les guerriers d'élite ne rataient jamais leur coup et, surtout, ils n'hésitaient pas. Une semaine plus tard, Gregor s'en voulait toujours. Il était d'autant plus furieux contre lui-même que, une semaine après que MacSorley, MacRuairi et lui-même étaient parvenus tant bien que mal à s'échapper indemnes de Berwick, il avait failli les faire capturer dans le village du même nom. Ou plutôt, son maudit visage les avait trahis.

Le roi prit enfin la parole.

— Si je comprends bien, nous avons perdu notre meilleure chance de reprendre Berwick aux Anglais à cause d'un chien ?

MacSorley fit une grimace.

— Oui, c'était vraiment un petit chien de rien du tout, mais il avait un aboiement à réveiller les morts.

— Nous avons simplement joué de malchance, intervint MacRuairi.

Si Gregor avait eu besoin d'une autre preuve de sa responsabilité, le fait que cette langue de vipère de MacRuairi tente de le couvrir en était une.

— Je croyais que les guerriers de votre trempe n'étaient pas vulnérables à une chose aussi humaine que la malchance, répondit Bruce.

— Ce n'était pas de la malchance, expliqua Gregor. C'était ma faute. J'ai hésité.

Bruce arqua un sourcil surpris.

— Tu as hésité à tirer sur un chien ?

Profondément humilié, Gregor serra les dents. Il était censé être un guerrier d'élite, un des meilleurs parmi les meilleurs. Il ne pouvait commettre ce genre d'erreur. Bruce comptait sur lui.

— Pour sa défense, sire, ce petit bâtard était rudement mignon, déclara MacSorley. En outre, nous avons découvert un détail important.

— Lequel ? demanda le roi, sur ses gardes.

Connaissant MacSorley, il s'attendait à une nouvelle plaisanterie.

— Les rumeurs étaient fausses : la Flèche ne se contente pas de briser les cœurs, il en possède un lui aussi.

— La ferme, Faucon, grogna Gregor.

Le maudit marin lui répondit par un large sourire.

Le roi semblait retenir le sien. La réputation de Gregor n'était plus à faire. Pourtant, il n'y était pour rien. Ce n'était pas sa faute si les femmes se jetaient à son cou pour la seule et ridicule raison qu'il avait un physique avenant. Que devait-il faire, les aimer toutes ?

— Vous n'avez pas rencontré d'autres problèmes ? demanda Bruce. Campbell et Douglas m'ont raconté comment ils sont parvenus à retenir les Anglais le temps de rejoindre la poterne et de s'enfuir. Ils craignaient que vous n'ayez été piégés à l'intérieur en voulant les aider.

C'était exactement ce qui s'était passé. Avec le sens de la litote typique des Highlands, MacRuairi répondit simplement :

— Rien que nous n'ayons pu résoudre, sire.

Robert de Bruce n'avait pas gagné sa couronne en étant un sot. Il fixa l'homme qui, avant de rejoindre la Garde et de se battre pour lui, avait été le pirate le plus redouté des Hébrides.

— Pourtant, il vous a fallu trois semaines pour rentrer. Mon meilleur marin boite, mon meilleur archer peut à peine lever le bras et tu portes autant de bandages qu'une momie.

— Je n'ai pas dit que nous n'avions pas rencontré de problèmes, précisa MacRuairi. Uniquement que nous avons pu les régler.

— Toi, tu fréquentes un peu trop ma petite belle-sœur, Vipère, s'esclaffa le roi. Tu te mets à parler comme un foutu juriste !

Janet de Mar, la sœur de la première épouse de Bruce, était mariée à Ewen Lamont, un autre membre de la Garde. Elle avait assez de faconde pour s'extirper de n'importe quel pétrin.

Gregor en avait entendu assez. Écouter ses frères d'armes tenter de le disculper était encore pire que la honte d'expliquer au roi ce qui s'était passé.

Il s'avança et résuma brièvement la manière dont ils s'étaient lancés au secours de Campbell et de Douglas, pensant qu'ils avaient été piégés à l'intérieur du château. Ils avaient abattu une trentaine de soldats, mais pas avant qu'il ne reçoive un coup d'épée dans le bras, que MacRuairi n'ait plusieurs côtes cassées par une masse d'armes et que MacSorley ne se prenne une flèche à l'arrière de la cuisse tandis qu'ils couraient vers la poterne après s'être rendu compte que leurs compagnons s'étaient déjà enfuis sans les attendre. Traqués par les soldats, la jambe de MacSorley pissant le sang, ils avaient jugé préférable de se cacher dans une maison amie du village, jusqu'à ce que les Anglais cessent leurs recherches.

— En effet, c'était plus raisonnable, convint Bruce.

— En théorie, oui, répondit Gregor.

— Mais ?

— Le bruit de notre présence s'est répandu et les Anglais ont encerclé le cottage où nous nous trouvions. Heureusement, les occupants avaient creusé un trou sous le plancher pour y stocker leurs provisions

d'hiver et nous nous y sommes cachés pendant que les soldats fouillaient la maison.

— Ce ne devait pas être très confortable.

Ce n'était pas peu dire. Les trois grands gaillards aux épaules larges s'étaient entassés dans un espace qui faisait moins de deux mètres carrés.

— Dieu merci, à force de se laver, mon cousin sent délicieusement bon, railla MacSorley. Notre trou embaumait la rose.

MacRuairi était connu pour son obsession de la propreté. Il lança à MacSorley le genre de regard mauvais qui lui avait valu son nom de guerre de « Vipère ».

— Vous avez eu beaucoup de chance, opina Bruce.

Il s'enfonça dans son fauteuil et croisa les bras d'un air songeur.

— Quelqu'un va-t-il me dire comment le bruit de votre présence s'est répandu ?

Gregor n'avait pas besoin de regarder MacSorley pour savoir qu'il se retenait de rire et de lancer une nouvelle boutade à ses dépens, d'autant plus qu'il s'agissait de l'un de ses sujets de raillerie favoris. Au bout de sept ans, il ne s'en était toujours pas lassé.

D'ordinaire, cela ne le dérangeait pas. Toutefois, cette fois, ils auraient pu tous y rester.

— La fille du fermier qui nous cachait ne savait pas garder un secret. Elle a révélé notre cachette à quelques-unes de ses amies.

— Quelques-unes ? s'esclaffa MacSorley. La petite avait le sens des affaires. Elle a vendu près d'une douzaine de tickets pour venir admirer « le plus bel homme qu'elle avait jamais vu de sa vie ».

Il acheva sa phrase en imitant la voix mélodieuse et rêveuse d'une jeune fille de seize ans.

— Des tickets ? répéta Bruce, incrédule. Tu exagères !